LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 18 FÉVRIER 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : La colombe, par Joséphin Soulary.—Les Canadiens des Etats-Unis.—Birmanie septentrionale.—Narration Oratoire, par Ozias Corbeil.—La timbrologie, par G. A. Lavoie.—Nos gravures.—Les premiers soins.—Poesie : La chute Montmorency par Anna Duval.—Hygiène des enfants pendant l'hiver.—Choses et autres.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Les tempêtes de neige aux Etats-Unis : Un parti d'hommes à la recherche des victimes de la tempête ; Une maîtresse d'école fait marcher un élève toute la nuit pour combattre le froid ; une autre brave institutrice détend une de ses élèves contre la tempête.—Le palais de glace de Saint-Paul, Minn.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	*$50*
2me "	*25*
3me "	*15*
4me "	*10*
5me "	*5*
6me "	*4*
7me "	*3*
8me "	*2*
86 Primes, à $1	*86*
94 Primes	*$200*

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, M. Adolphe Descary, 85½, rue St-Constant, Montréal, a gagné $50.00, avec une copie du MONDE ILLUSTRÉ, achetée chez M. R. Turcot, 495, rue Lagauchotière ; M. Napoléon Cardinal, 37, rue Olier, Montréal, $25.00.

La liste complète des réclamants, paraîtra la semaine prochaine.

LES CONCOURS DU *MONDE ILLUSTRÉ*

Sur la demande de plusieurs écrivains, qui désirent concourir pour le *prix Mercier*, et vû l'absence de l'Honorable Premier, il a été décidé de donner plus de délai aux concurrents, et les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Inutile de dire que les concours de mars et d'avril ne subissent aucun changement, et qu'ils auront lieu aux dates fixées.

Voici la liste des concours pour les trois mois prochains :

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Chaque prix est de $20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

ENTRE-NOUS

Cet homme à peau de bête, coiffé comme un pendu, que la pluie glace, que la vapeur brûle, debout sur la locomotive, coupant le vent, avalant la neige, mécanicien, chauffeur, c'est le Peuple ! L'animal qui, là-bas, dans les champs, redresse son échine cassée, et levant son cou maigre aux muscles tendus comme des cordes, regarde d'un œil terne le wagon qui s'enfuit, le paysan brun comme une feuille de vigne ou blanc comme une rave, c'est le Peuple ! Ce barbu aux larges épaules, au chapeau de goudron qui, sur la rivière muette, mène dans le courant le radeau de bois noyé, seul entre le ciel e l'eau, ce flotteur mouillé jusqu'au ventre et perclus jusqu'au cœur, c'est le Peuple ! Ce mineur qui vient, la lampe accrochée à son front, traverser la chambre du feu grisou, et qui est resté, l'autre jour, enfoui dix heures sous un éboulement, —on ne voyait que ses grands yeux blancs dans le trou noir,—ce mineur, c'est le Peuple ! Ce couvreur, qui tombe du toit comme un oiseau mort, ce verrier, dont la vie fond avec le verre dans le brasier, ce tourneur que la poussière de cuivre étouffe, ce peintre que la céruse mord, ce mitron, pâle comme la farine, c'est le Peuple ! Il suffit à tout, contre l'eau, le vent, la terre et le feu, ce Peuple héroïque et misérable ! C'est de ce Peuple là que nous allons parler."

Une rude peinture d'un rude artiste qui avait une plume vigoureuse et souvent violente ; un tableau bien sombre dont je me suis souvenu, en assistant dernièrement à une séance d'enquête de la Commission Royale du Travail.

*** Certes, les couleurs sont trop fortes, il y a trop d'ombres dans cette toile, et je me souviens aussi que celui qui tenait le pinceau était un réfractaire, le chef des réfractaires qui ont joué un si terrible rôle à Paris, en 1871, et que plus d'un a payé de sa vie les infamies qu'il avait commises, mais je veux oublier l'homme politique pour ne me souvenir que de quelques pages de de l'écrivain, qui avait beaucoup de talent.

Et puis, la misère n'a jamais atteint notre pays à tel point que tout cela soit exact, mais il ne faudrait pas trop se faire illusion, ni surtout vouloir faire croire que nous vivons dans un pays de cocagne, car, je le répète, les révélations faites dernièrement devant la Commission du Travail sont des plus tristes.

Quand nous montons dans un tramway, nous savons maintenant que le cocher et le conducteur, qui roulent voiture, doivent être debouts au moins dix-sept heures par jour : douze heures de travail, quatre heures pour les repas et le repos (?), une demi-heure le matin pour s'habiller et se rendre au travail, autant le soir pour retourner au logis, cela fait bien au plus bas mot dix-sept heures.

Un métier de galériens, sans fêtes ni dimanches, et cela pour gagner à peine de quoi vivre.

Si j'allume un cigare, je me rappelle aussitôt avoir vu des jeunes gens, pâles, hâves, jaunes, maigres, souffreteux, dont les vingt ans sont enfouis dans un corps malingre qui n'a pas atteint le développement d'un garçonnet ; ces étiolés sont des cigariers.

Ils sont entrés dans la manufacture à onze ou douze ans, quelquefois moins encore, et depuis huit ou neuf années ils respirent les miasmes de la plante mortelle de Jean Nicot ; la nicotiane pénètre par tous les pores, se répand dans l'économie, empoisonne le sang et s'oppose à la formation des muscles.

Si cet effroyable métier offrait au moins une compensation, mais non, la paie est maigre et l'intelligence s'endort.

Et pour en arriver à ce résultat désolant, il a fallu à certains cigariers faire un apprentissage de trois ou quatre ans, payer des amendes, grelotter souvent dans un cachot, être traîné devant une cour de justice si on a voulu en finir avec cette vie de misère, en prenant la fuite, et parfois même recevoir des coups de bâton.

Il y a aussi des filles qui font ce métier, on les bat comme leurs compagnons de misère, on les paie plus mal encore.

Il faut vivre, et, dans nos grandes villes, elle est bien rude la lutte pour l'existence, et, grâce à notre complicité inconsciente, à nous qui achetons les produits de ces fabriques, huit ou dix hommes font fortune en dix ans.

Et ces pauvres diables qui chargent et déchargent les bâtiments chargés de grain, les plus forts succombent à la peine au bout de quelques années !

Et les serre-freins, voués d'avance à être broyés un jour ou l'autre, et qui reçoivent un salaire ridicule.

Et bien d'autres encore.

Ah ! nous assistons à un triste défilé des misères humaines.

*** Mais le remède à ces misères ?

Eh ! c'est le grand problème, le problème qui n'a pas encore eu et n'aura jamais de solution, quoiqu'en disent tant d'auteurs de systèmes très bons d'intentions, mais inapplicables.

On pourra peut-être adoucir les souffrances du malheureux, faire des lois pour empêcher un peu, bien peu, certains patrons d'être trop exigeants, mais aucun décrêt n'empêchera jamais la misère de mordre dans les villes surtout.

Ce qu'il faut, c'est la confiance mutuelle entre les patrons et les ouvriers, confiance qui ne peut exister qu'en autant qu'il y a vraiment communauté d'intérêts bien comprise, et que certains chefs de maisons cesseront de ne voir dans leurs ouvriers que des machines à produire

Nombre de personnes se figurent qu'il suffit de payer un homme pour le travail qu'il a fait, exactement comme on met du charbon dans le poêle pour qu'il nous chauffe, je ne crois pas qu'ils soient tout à fait dans le vrai, car on ne fait alors que satisfaire le côté matériel de la question, en négligeant le côté moral qui s'impose à l'atelier comme ailleurs

Destinés à vivre ensemble tout le jour, les ouvriers et les patrons ne doivent pas se regarder comme des ennemis, mais un peu comme des associés, des membres d'une société dont le patron est le chef, et ceci est tellement vrai que les meilleures maisons sont celles où les ouvriers sont le mieux traités.

Je n'ai pas de prétentions au titre de réformateur, mais comme cette question intéresse tout le monde, chacun peut et doit même dire son mot.

Rien ne m'horripile comme quand j'entends un homme en traîter un autre de « socialiste, » croyant lui faire injure et clore ainsi toute discussion, et je suis parfaitement de l'avis d'un grand prélat quand il disait : « Socialistes ! mais nous le sommes tous, car ce terme s'étend à tous ceux qui s'occupent de l'humanité et qui ne sont pas de profonds égoïstes, et ceux qui croient faire bande à part en réservant pour eux seuls cette désignation, ne sont que des socialistes d'un certain genre, mais voilà tout. »

Il y en a des bons et des mauvais : il y a ceux qui partagent *à moi tout seul* et ceux qui sont raisonnables ; il y a ceux qui mettent le feu à l'atelier de leur patron et ceux qui l'aident à faire fortune, tout en demandant à vivre aussi ; il y en a qui donnent des coups de bâtons à leurs ouvrières pour mieux leur apprendre leur métier, et d'autres qui préfèrent les persuader sans bâton ; ceux-là enferment leurs apprentis dans un cachot noir, pour les éclairer sur la nature de leurs devoirs, tandis que ceux-ci leur montrent au grand jour le moyen de bien faire.

Parmi les socialistes, il y a des gens d'esprit et des imbéciles, des savants et des ignorants, des hommes admirables de dévouement et des bandits, des philantropes et des pétroleurs, des vaillants et des paresseux, des millionnaires et des mendiants, des exploiteurs et des exploités, des ivrognes et des buveurs d'eau, des empereurs et des sujets, des républicains et des royalistes, des écrivains et des lecteurs, etc., etc., car ils forment la société toute entière, et quand je disais tout à l'heure que l'on n'avait jamais trouvé et qu'on ne trouverait jamais de remède à toutes les misères de la société, je me trompais, car il est contenu